

LIVRES

ROMANS LITTÉRATURES

Azouz Begag

Le passeport

Seuil, 2000, 219 p., 98 F

➤ Comme ses collègues policiers Simon, Géloule et Karamel, Zoubir est condamné. Car la seule issue pour un flic dans Alger en guerre, c'est la mort, d'où que vienne la balle. Zouzou a donc le choix entre se faire occire par les "fous de Dieu", qui savent tout des "égarés" patrouillant dans la Toyota de service, et se faire trouer la peau par les siens, s'il lui prenait l'envie d'abandonner le combat. En dehors du service, ladite peau vaut encore moins cher : les policiers sont tenus de rendre leur arme à la sortie du commissariat. Et gare à celui qui déroge à la règle.

Sa vie privée ne vaut guère mieux : divorcé, il vit dans un studio qu'il voit rétrécir chaque jour un peu plus ; de ses filles, il ne lui reste qu'une vieille photo rafistolée et la maigre consolation de les voir de loin, à la sortie de l'école – par sécurité, les policiers doivent vivre à l'écart de leur famille. Seuls Abdelkader, alias Gori (parce qu'il ressemble à "Gorigori"

Peck), chauffeur de taxi et "ambassadeur de France", et la belle Dahlia apportent quelque consolation à ce destin absurde.

Le roman défile presque comme une bande dessinée. On pense à Bilal (la guerre, les gélules qu'avalent les policiers pour oublier l'horreur et la peur). Le style est un peu fade, on est bien loin de la langue réjouissante du *Gone du Chaâba*. Mais le mérite du dernier roman d'Azouz Begag est justement de mettre en "images" l'atroce absurdité d'une Algérie où l'on n'assure plus que la sécurité des "huiles" (les gens "normaux" ont toutes les chances de se faire faucher par une balle perdue), où faux policiers et vrais militaires commettent vols et attentats, où l'on envoie

les représentants de la loi assassiner des gens dont ils ne savent rien (peu importe s'ils se trompent de cible), où l'on dort dehors faute de place (*"La crise du logement était telle que la nuit, au pied des immeubles des cités, les silhouettes de jeunes qui prenaient*

leur quart étaient devenues familières aux étoiles."). Une Algérie totalement gangrenée par une corruption qui n'échappe à personne : *"Simon a lâché le mot comme on dit la peste. Des grimaces ont fissuré son visage. Les trafics d'influence s'étaient posés comme des moustiques sur les veines d'importation de marchandises étrangères depuis les premiers jours de l'Indépendance. Les rumeurs n'étaient plus des rumeurs depuis belle lurette. On a su par exemple qu'une fois, les dessous-de-table exigés par un seigneur de la ville étaient si exorbitants que les exportateurs avaient préféré tout larguer sur place et s'enfuir dans le monde civilisé les*

jambes à leur cou, plutôt que de traiter avec des fous.”

Seule issue pour un policier dans une ville où plus rien ne distingue le bien du mal : la mort – ou un passeport. *

Marie-Pierre Garrigues

Neil Bissoondath

Tous ces mondes en elle

Traduit de l'anglais

par Katia Holmes

Phébus, 1999.

384 p., 139 F

➤ Née dans les Caraïbes, Yasmin est arrivée très jeune au Canada avec sa mère, Shakti, qui a élevé son enfant seule. Yasmin est une femme de quarante ans, mariée à Jim, dont elle a eu une fille, Ariana. Le récit s'ouvre sur les préparatifs d'un voyage bien particulier : Yasmin part pour rapporter et disperser les cendres de sa mère sur sa terre natale. Or les seuls liens avec son pays et sa culture d'origine, mais aussi avec l'histoire familiale, sont ceux que sa mère lui a transmis.

Ce retour sur le lieu de sa naissance, la rencontre avec la famille restée au pays, un oncle et une tante, vont susciter chez cette Canadienne aux origines antillaises des interrogations sur sa vie et sur elle-même. Tout au long de cette introspection, Yasmin apprendra que les questions renferment plus de valeur que les réponses et les certitudes

qui ont été les siennes jusqu'alors.

Plusieurs voix forment le récit : il y a celle de Yasmin, qui raconte son voyage et son séjour dans cette famille qu'elle ne connaît pas ; elle y ajoute des réflexions et des commentaires sur cette autre partie d'elle-même : sa vie avec Jim et leur fille. Il y a la mère qui monologue, racontant ses souvenirs à une amie alitée et malade ; de leur côté, sa tante et son oncle paternels évoquent le passé et notamment l'image forte et controversée de son père ; il y a le jeune Ash et ses certitudes identitaires, anticoloniales et exclusives ; il y a enfin la servante de toujours, qui lui révélera, avant son retour pour le Canada, un lourd et significatif secret de famille.

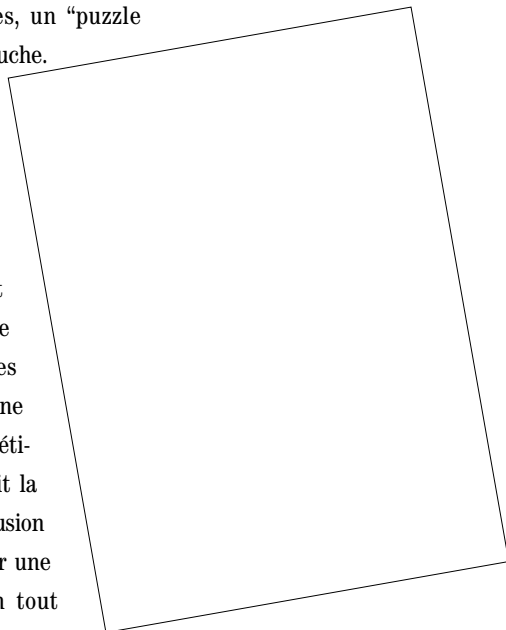
Le passé et le présent se télescopent. Par petites touches, par l'évocation de souvenirs lointains ou proches, un "puzzle existentiel" s'ébauche.

Une identité aux appartenances multiples se forme. Cette construction, difficile et maîtrisée – même si les premières pages laissent une impression de piétinement – traduit la difficulté, la confusion parfois, à donner une cohérence à un tout

hétéroclite. Tous les mondes ici évoqués sont bien en Yasmin.

Le texte, porté par ces voix plurielles, différentes et parfois contradictoires, rend la complexité d'une identité syncrétique et en mouvement.

Lorsque sa fille lui demande : "Qu'est ce que je suis vraiment ?", Yasmin n'ose pas lui dire qu'elle est "une enfant unique au monde, née de parents unis par l'histoire, la géographie et des myriades de migrations. [...] Une enfant dont l'existence n'aurait pu être prédite, et dont l'avenir attend d'être découvert". Elle n'ose pas non plus l'avertir : "Ne laisse personne te limiter à des notions convenues de ce qu'est le soi." Devant la complexité de cette réponse, Yasmin se réfugie derrière une autre réplique : "Est-ce que ça ne suffit pas d'être canadienne ?".



Sur ce point, c'est la mère de Yasmin qui, sans doute, a le dernier mot : "Je ne suis pas un produit fini [...]. Je suis un processus. Même chose pour vous. Et pour chacun. C'est à mes yeux la vérité la plus dérangerante et la plus rassurante sur ce que les jeunes gens d'aujourd'hui appellent l'identité". Figurez-vous, ma chère, je n'ai pas qu'une seule identité. Aucun de nous n'en a juste une. Sinon, quel drame ce serait, vous ne trouvez pas ?" ❀

Mustapha Harzoune

Chester Himes

Plan B

Traduit de l'anglais

par Hélène Devaux-Minié

André Dimanche Éditeur.

coll. "Rive noire", 1999.

216 p., 109 F

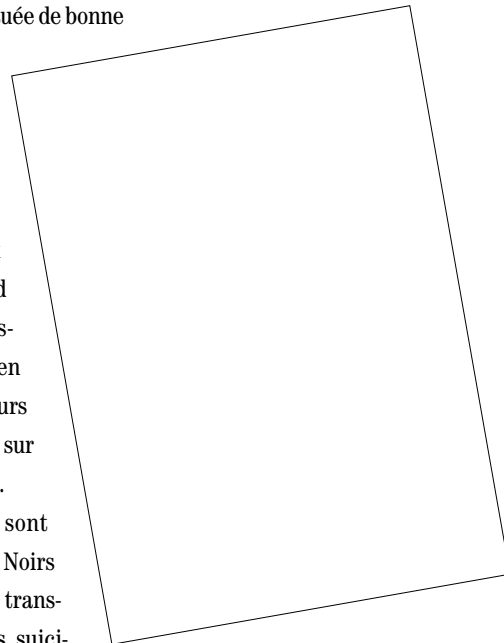
➤ *Plan B* est le dernier livre de l'écrivain noir américain Chester Himes, mort en 1983. Écrit entre 1967 et 1972, ce roman est resté inachevé. La mise en forme finale revient à Michel Fabre, qui signe une postface fort utile.

Le style est sobre. La construction superpose deux récits qui finissent par se rejoindre. Jamais l'attention et l'intérêt du lecteur ne se relâchent à la lecture d'un texte pourtant bien sombre. *Plan B* s'ouvre sur une palpitante enquête policière et se termine en un brûlot politique sur la question raciale aux

États-Unis. Chester Himes y décrit un Harlem misérable et nauséabond où sévissent la drogue et la prostitution. Dans son appartement minable situé à l'angle de la 113^e rue et de la 8^e avenue, à Harlem donc, un certain T-Bone Smith reçoit un fusil automatique, avec pour consigne de "combattre pour la liberté du peuple noir". Parce que Tang, sa prostituée de bonne femme, refuse de le porter au poste de police, il la tue. À son tour, il sera abattu par l'un des deux inspecteurs – Ed Cercueil et Fossoyeurs Jones, bien connus des amateurs de Himes – venus sur les lieux du drame.

D'autres fusils sont envoyés à d'autres Noirs de Harlem, qui se transforment en tueurs suicidaires, sortes de kamikazes en lutte contre le pouvoir blanc. Les massacres succèdent aux massacres. La répression du pouvoir américain est aveugle et encore plus meurtrière. La culpabilité des Blancs laisse vite la place à la peur, à la suspicion, et finalement à la colère. Une effroyable guérilla oppose les communautés noire et blanche. Tandis que l'apocalypse s'abat sur les États-Unis, l'enquête piétine : d'où proviennent donc tous

ces fusils automatiques envoyés en cadeau ? Quelle est l'organisation capable de rassembler autant de moyens et d'informations sur les destinataires des armes ? C'est une description minutieuse d'un soulèvement armée de la communauté noire de Harlem, de ses dessous et de ses conséquences, de son échec aussi, que brosse le roman.



Comme le montre Chester Himes, l'injustice raciale plonge ses racines loin dans l'histoire américaine et semble ne pas devoir trouver de solution politique. Répétons-le, ce roman a été écrit entre 1967 et 1972, avec pour toile de fond la révolte des ghettos des années soixante. Dans cette perspective historique, Chester Himes verse ici dans une littérature du désespoir où la violence deviendrait l'ultime arme pour mener le

combat en faveur de l'égalité des droits. L'absurdité finit par devenir le thème central. L'impasse politique du roman dérange. Pourtant, servi par une écriture linéaire et un montage parfaitement maîtrisé, le suspense reste entier et retient le lecteur. En poussant jusqu'au paroxysme les logiques de confrontation ethnique ou raciale, l'auteur alimente la réflexion sur la place, le rôle mais aussi les limites de la violence dans les luttes engagées contre l'exclusion ou le racisme. Dans sa postface, Michel Fabre explique : *"Plus que tout, peut-être, Plan B est une réponse symbolique aux questions posées par le mouvement du pouvoir noir. Himes ne voyait pas la violence comme une solution – du moins pas la violence non organisée. Il se peut qu'il n'ait pas terminé son roman parce qu'il avait atteint une impasse idéologique."* ❀

M. H.

Chester Himes
Une affaire de viol
Traduit de l'anglais
par Michel Fabre
et Françoise Clary
André Dimanche Éditeur.
coll. "Rive noire", 1999.
100 p., 79 F

➤ Le 4 février 1999 au petit matin, quatre policiers blancs de la police new-yorkaise abattaient de 41 balles Amadou

Diallo. Les policiers ont plaidé la légitime défense, arguant qu'ils pensaient que la victime, un vendeur de rue de vingt-deux ans, d'origine guinéenne, dissimulait une arme. Les jurés (huit blancs et quatre noirs) ont retenu cette thèse. Verdict rendu le 25 février dernier : l'acquittement. Selon Emma, une voisine

de la victime : *"C'est trop facile de dire qu'il n'y a que des criminels dans le Bronx et qu'ils méritent tous d'être abattus. La réalité, c'est plutôt que la police considère que tous ceux qui ont la peau noire sont des assassins ou des voleurs. Et le verdict ne fait que renforcer ces préjugés. Comment voulez-vous que l'on ait confiance dans les forces de l'ordre désormais ?"*⁽¹⁾

Il est difficile de ne pas faire un lien entre cette affaire et le livre de Chester Himes, *Une affaire de viol*. Dans ce roman, une femme blanche appartenant à la riche société américaine est retrouvée morte dans une chambre d'hôtel, où elle avait rendez-vous avec quatre Noirs américains, dont l'un a été son amant. Comme les quatre policiers de l'affaire Diallo, la justice française – le récit se

déroule à Paris en 1954 – ne doute pas : les quatre Noirs sont évidemment coupables. Les mécanismes idéologiques et les fantasmes sur la sexualité des Noirs, sur l'union d'une Blanche et d'un Noir et, ici, tabou absolu, d'une Blanche et de quatre Noirs, fonderont seuls l'accusation. *"Rien n'impose à l'accusation, dans cette affaire, où les faits sont si clairs et les preuves si concluantes, l'obligation d'établir à quel mobile obéissaient les accusés"*. Un écrivain noir américain, installé en France, décide de mener sa propre enquête. Sa thèse est simple : *"Ils [les quatre accusés] avaient été condamnés à seule fin de démontrer que la race noire était une race inférieure."* Mais lui aussi est victime de préjugés idéologiques et racistes, de frustrations et d'ani-

mosités personnelles, de sorte que son entreprise est vouée à l'échec.

L'auteur emprunte une autre voie. Toute la subtilité est de montrer ce qui agit sur les uns et les autres, ce qui motive, réellement, intimement, leur choix, décisions et jugements. En menant une étude serrée de la personnalité, du parcours socio-culturel et psychologique des uns et des autres – les quatre accusés, la victime, l'écrivain –, l'auteur rompt avec ces idées reçues, ces certitudes idéologiques productrices de victimes. L'enquête prend alors en compte la singularité de chacun et restitue à la recherche et à l'étude des faits la première place, réintroduit le doute là où les certitudes condamnent a priori. *"Tout homme, quelle que soit sa race,*

doit revendiquer sa part du fardeau, de la culpabilité du crime suprême de l'humanité: l'inhumanité de l'homme envers l'homme. Car telle est la vérité: nous sommes tous coupables", finit par écrire l'auteur. Peut-être. Il n'en reste pas moins vrai, encore aujourd'hui, aussi bien dans le roman de Chester Himes que dans l'affaire Diallo, que certains ne soupçonnent même pas qu'ils puissent être coupable de quoi que ce soit ! ✱

M. H.

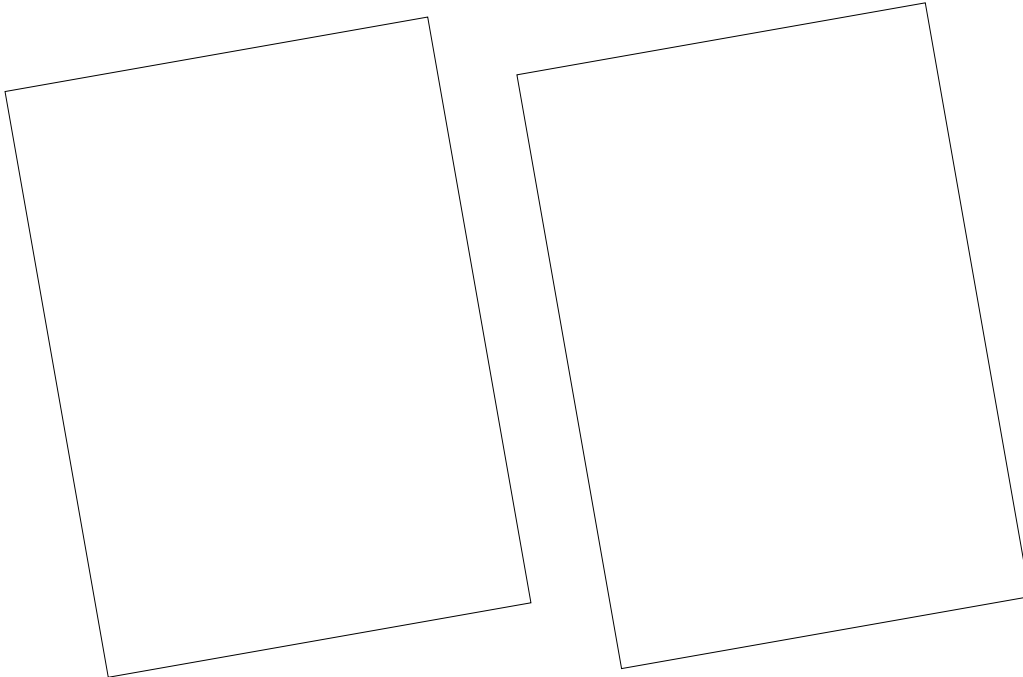
1)- Cf. *Libération* du 28 février 2000.

Kateb Yacine
Boucherie de l'espérance, œuvres théâtrales
Textes établis par Zebeida Chergui
Seuil. Paris. 2000.
576 p.. 140 F

Minuit passé de douze heures
Écrits journalistiques 1947-1989,
réunis par Amazigh Kateb.
Seuil. Paris. 2000.
368 p.. 130 F

L'Œuvre en fragments
Inédits littéraires et textes retrouvés, rassemblés et présentés par J. Arnaud
Actes Sud-Sindbad.
1999 (1^{re} éd. 1986).
448 p.. 169 F

> Pendant sa longue absence de la scène médiatico-littéraire (près de vingt ans), l'écrivain universel Kateb Yacine, nourri de culture française mais pétri dans un magma berbère, parcourait la terre de ses ancêtres avec la troupe de théâtre Action culturelle des travailleurs, donnant des spectacles à même les



places de village. Subversif et engagé, il luttait, à l'aide de textes écrits et dits en langue algérienne, contre l'aliénation arabisante menée par les pouvoirs publics, truqueurs de l'histoire nationale. L'arme du théâtre servait aussi à se réapproprier le débat politique en permanence confisqué.

Kateb Yacine a constamment retouché ses textes selon les événements du moment. Mais grâce à un travail de détective, Zebeida Chergui est parvenue à nous restituer une version cohérente de quatre pièces de cette période (1970-1989). Dans les trois premières (*Boucherie de l'espérance ou Palestine trahie*, *Mohamed prends ta valise*, *La guerre de 2000 ans ou Le roi de l'Ouest*), l'écrivain, qui utilise la gouaille berbère-francarabe, malheureusement moins savou-

reuse dans sa traduction, épouse toutes les causes d'alors : Sahara occidental, Liban, Vietnam... La quatrième pièce, *Le Bourgeois sans-culotte* ou *Le spectre du parc Monceau*, écrite directement en français, célèbre le bicentenaire de la Révolution.

Parallèlement à la publication de ces œuvres dramatiques, la sortie des écrits journalistiques de Kateb Yacine, réunis dans *Minuit passé de douze heures* par Amazigh Kateb, rappelle son engagement précoce contre l'injustice. Traumatisé à vie par les massacres du 8 mai 1945 contre les populations indigènes dans la région de Sétif, l'auteur défend l'indépendance de son pays, dès l'âge de dix-sept ans, dans un texte de 1947 sur l'émir Abdelkader, figure légendaire de la résistance algérienne d'avant la colonisation.

Que ce soit dans le récit de 1949 dans *Alger-Républicain* (avec lequel Albert Camus a collaboré) sur le pèlerinage à La Mecque, ou dans d'autres écrits, Kateb Yacine est prompt à défendre le pauvre et l'opprimé avec conviction. Dénoncer, c'est sa nature profonde. Les reportages et les œuvres théâtrales sont

chez lui les deux faces d'un même combat.

Complémentaire, *L'Œuvre en fragments*, rassemblée par Jacqueline Arnaud, vient d'être opportunément rééditée. Les trois ouvrages ici cités apportent un éclairage hors littérature intéressant sur un homme d'opposition. *

Djamel Khames

Y. B.

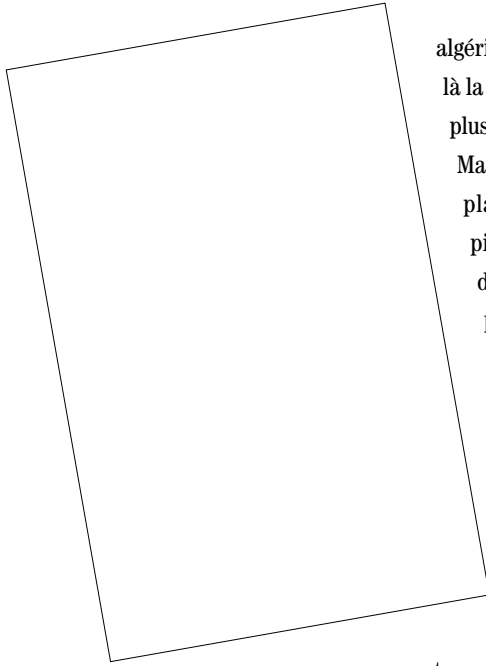
L'explication

Jean-Claude Lattès.

1999. 190 p.. 99 F

> Journaliste algérien, Y. B. a, au moins à deux reprises, défrayé la chronique de son pays. En 1993 d'abord. Alors que Tahar Djaout lutte contre la mort sur son lit d'hôpital, Y. B. décoche l'une de ses flèches assassines contre son confrère. Mal lui en prit. Même si aujourd'hui il plaide l'incompréhension à l'égard de son papier, il devra momentanément quitter le métier.

En 1997 ensuite. Chroniqueur au quotidien *El Watan*, il a, en août, "carte blanche" pour tirer à boulets rouges sur tout ce qui bouge. Il se fera vite remarquer. Ses chroniques finissent, semble-t-il, par exaspérer en haut lieu. Le papier en date du 29 octobre ne passera pas. Après un passage à la DRB (la direction du Renseignement et de la Sécurité, l'ex-Sécurité militaire), le 5 novembre, il est appréhendé dans le plus grand secret



par trois hommes en civil. Pendant trois jours, le pays sera sans nouvelles de lui. Il réapparaît le 8 novembre dans les locaux de la police. Le 3 décembre 1997, il s'envole pour Paris.

Y. B. ambitionne d'expliquer ce qui lui est arrivé et, surtout, de révéler comment et par qui le président Mohamed Boudiaf a été assassiné. Côté roman, car telle se présente *L'explication*, il dénoue les fils d'une intrigue historico-mystique, mettant en scène la vérité, sa vérité, qui n'est pas moins crédible qu'une autre. Mais, dans le contexte dramatique algérien, marqué entre autres par l'opacité et la manipulation, l'intrigue, pourtant passionnante et savante, laisse un malaise certain : pourquoi ce détour romanesque dans un livre qui, pour l'essentiel, est un reportage dans les arcanes du pouvoir

algérien ? Sans doute est-ce là la liberté – et le droit le plus absolu – de l'écrivain.

Mais que cache ce malin plaisir à brouiller les pistes : une protection de journaliste ? Une provocation ? Voire, comme tout est envisageable en Algérie, une manipulation des services ?

L'intrigue romanesque plonge ses racines dans

l'islam. Très exactement en 1090, année qui marque la création de l'ordre des Hashâshine, connu sous le nom de secte des Assassins, qui inventa le terrorisme et l'assassinat de personnalités comme stratégie politique. Cet ordre, selon Y. B., perdurerait encore aujourd'hui en Algérie. Très exactement à Bouteldja, à 50 kilomètres d'Annaba. Une famille présiderait à son destin : les Ben Djedid. Un homme en serait l'imam : Chadli Benjedid soi-même. La secte, transformée entretemps en une *zaouïa*, aurait un objectif : restaurer le califat des Assassins sur le Maghreb.

Y. B. se met aussi en scène : il reste le seul en Algérie, après l'assassinat d'un ami et d'un religieux, à connaître l'existence de cette secte et à en dénoncer les agissements et les desseins : "*Si je savais qui était*

l'Antéchrist, je savais aussi qu'il ne tenait qu'à moi d'être le Messie. Que la bête se manifeste, je l'attendais". Voilà pour le côté théâtral et romanesque. Pour le reste, Y. B. place le lecteur au cœur de l'actualité algérienne et y va de ses "révélations" – toutes aussi invérifiables les unes que les autres mais souvent non invraisemblables –, de la mort de Boumediene aux massacres de civils en 1997-1998, en passant par les assassinats de Kasdi Merbah, Mohamed Boudiaf et autres, ou encore les agissements et manipulations du "*cabinet noir, centre occulte du pouvoir réel en Algérie*", où siègeraient Chadli Bendjedid, les généraux Tewfik Médiene, Khaled Nezzar, Larbi Belkheir, et Smaïn Lamari.

Selon Y. B., ce sont ces trois généraux, appuyés par Smaïn Lamari, qui auraient pris la décision de "liquider" le président Boudiaf. Par ses imprudentes investigations et sa lutte contre la corruption, il aurait menacé leurs intérêts et un trésor estimé à "*environ 65 milliards de dollars épargnés en douze ans*". L'auteur avance même que le président Boudiaf aurait dépêché des officiers algériens auprès de leurs homologues français à Matignon, afin d'obtenir des informations sur les comptes en banque de certaines personnalités et dignitaires algériens (on aimerait savoir si cette

rencontre a effectivement eu lieu et qui étaient alors ces "interlocuteurs").

En 1993, Y. B. reprochait à Tahar Djaout, alors en état de coma profond, de s'être laissé tuer. Si Y. B. est aujourd'hui à Paris, en vie, c'est sans aucun doute grâce à une protection dont il a bénéficié. Sa vie, il la doit à une guerre des services, c'est cette autre révélation qu'il donne sur ses dernières semaines algériennes : condamné à mort par le clan présidentiel pour ses papiers dans *El Watan*, il aurait bénéficié de la protection d'un autre clan, qui lui aurait non seulement permis de ne pas être tué, mais aussi de quitter le pays lesté d'une valise de documents, qu'il prétend avoir brûlés...

Il y a certes du vraisemblable là-dedans. Mais il y a aussi des interrogations (pourquoi cette fable sur l'empoisonnement de Boumediene par Chadli ?) et des commentaires qui appellent des discussions : *"Il n'y a pas deux totalitarismes, politique et religieux, se découvrant des intérêts communs et la même foi en l'extermination. Ils sont un, de la même essence, pétris dans la même argile, gorgés du même sang."*

Il y a enfin des zones d'ombre : comment se fait-il que le pouvoir occulte ait laissé Y. B. rédiger ses chroniques pendant plusieurs mois ? Et qu'il ne soit pratiquement jamais question

du général Mohamed Lamari, pièce maîtresse et incontournable du cercle très fermé des généraux – rappelons qu'il est depuis 1993 le chef d'état-major général de l'armée ?

Le livre suscite peut-être davantage d'interrogations qu'il n'apporte de révélations. Mais Y. B. a certainement pris de gros risques et fait preuve à tout le moins de témérité. Car, quels que soient les doutes émis, voilà un homme qui n'hésite pas à nommément désigner et accuser certains généraux algériens, non seulement d'exercer la réalité du pouvoir – ce qui n'est pas une révélation – mais tout bonnement d'être des assassins. ❀

M. H.

PLURALISME CULTUREL

Fred Constant

Le multiculturalisme

Flammarion.

coll. "Dominos", 2000.

114 p., 41 F

Martine Abdallah-Preteille

L'Éducation interculturelle

Puf. coll. "Que sais-je ?".

1999. 126 p., 42 F

➤ On connaît bien le débat, en France, entre les défenseurs du modèle républicain d'intégration et ceux qui plaident, avec plus ou moins de radicalité, pour une révision du modèle dans un sens "pluraliste", voire

"multiculturaliste". On sait que ce débat tombe trop souvent dans un schématisme stérile, à cause des présupposés un peu dogmatiques des deux côtés : les critiques du modèle républicain lui prêtent volontiers un caractère trop rigide et immobiliste, notamment dans la frontière qu'elle établit entre sphère publique et sphère privée, tandis que les défenseurs du modèle ne prennent pas toujours conscience des formes de pluralisme qui se sont imposées de fait, et sur un mode fort inégalitaire, dans la société française.

Fred Constant, politologue à l'université des Antilles et de la Guyane, a le souci, dans *Le multiculturalisme*, de dépasser ces fausses polarisations, afin d'aboutir à une réflexion sur les principes d'ordre et de justice démocratiques sous-tendant les thèses – généralement tenues pour contradictoires – des uns et des autres. L'originalité de sa démarche se manifeste surtout dans la deuxième partie du livre, intitulée "Le multiculturalisme : facteur de cohésion ou de fragmentation sociale ?". L'auteur soutient que le modèle républicain peut se permettre une reconnaissance plus ample de la pluralité culturelle réellement existante, à travers des politiques éducatives et sociales innovatrices, sans pour autant basculer dans une

fragmentation des identités communautaires. Sensible aux thèmes de la pensée "post-ethnique" (David Hollinger, voir *H&M* n°1197, avril 1996), Fred Constant plaide pour un pluralisme "maîtrisé" qui permette aux individus de cultiver la richesse de leurs multiples engagements et identifications, plutôt que de s'enfermer dans des catégorisations ethniques réductrices. Perspective généreuse qui ne saurait progresser en l'absence d'ambitieuses politiques sociales pour résorber les inégalités dont se nourrissent les logiques d'ethnicisation. F. Constant plaide pour "une cul-

ture publique commune" qui reposerait sur "la diffusion d'un ensemble de valeurs transcommunautaires allié à une lutte efficace contre les inégalités économiques et sociales croissantes qui déchirent le tissu social et favorisent le renchérissement des revendications multiculturelles".

Le livre tend vers la définition d'une politique publique de gestion de la diversité des "communautés d'origine", mais laisse le lecteur sur sa faim à cet égard. L'auteur soulève une question essentielle ("Quelle est la ligne de partage entre le privé et le public, et selon quels

critères fonder de nouvelles démarcations ?") mais ne va pas jusqu'à y répondre. Il souligne que "les revendications multiculturelles se nourrissent des déficits de citoyenneté", étant "avant tout des mises en forme ethniques et identitaires de demandes égalitaires insatisfaites", mais il reste à savoir quelle place il conviendrait d'accorder à de telles "mises en forme" dans le contexte français, si différent du contexte nord-américain que l'auteur évoque en contrepoint.

De son côté, dans un esprit très compatible avec le "pluralisme maîtrisé" de Fred Constant,

Des livres
contre la misère

François-Paul DEBIONNE

La santé passe par la dignité

L'engagement d'un médecin

240 pages - Format 16 x 22

« Si les médecins pouvaient passer une radio de ma vie, ils comprendraient ce que j'ai dans le corps. »

Ce cri lancé par une femme très pauvre résume ce que François-Paul Debionne partage dans cet ouvrage. Les politiques de santé cherchent en effet de plus en plus à répondre aux situations de pauvreté. Mais suffit-il de créer un Samu social ou d'instaurer la Couverture maladie universelle pour faire de la santé un droit pour tous ? Qu'en est-il du droit de chacun à devenir acteur de sa santé ?

Médecin de santé publique, l'auteur raconte ici l'engagement qu'a provoqué sa découverte de la misère. Cinq années comme médecin généraliste dans un quartier défavorisé l'ont convaincu de la nécessité d'apprendre des personnes très pauvres ce qui conditionne leur accès à la santé et ce qui leur permet d'agir avec d'autres pour sa promotion. Il a en même temps compris que lorsqu'on vit dans la misère, on ne peut vraiment se fier qu'à des professionnels refusant avec vous l'ensemble des privations qui étouffent votre vie. Il n'a eu alors de cesse d'entrer en dialogue, au niveau régional, national et international, avec les professionnels de la santé comme avec les responsables publics et des citoyens de tous horizons pour faire avancer le droit de tous à la santé.

En partageant son expérience et sa réflexion, il invite chacun à prendre part au combat pour rendre effectif le respect de l'égalité de dignité de tous.

Né en 1948 à Nancy, François-Paul Debionne vit à Strasbourg où il est médecin inspecteur de santé publique à la Direction régionale des affaires sanitaires et sociales d'Alsace. Militant du Mouvement Atd Quart Monde depuis 1972, il en a été volontaire permanent de 1977 à 1993 et en est actuellement le délégué adjoint auprès du Conseil de l'Europe.

Je commande . . . exemplaires de « **La santé passe par la dignité** » au prix unitaire de 98 F (14,95 euros), pour un montant total de . . . F.

Ajouter 20 F de frais d'expédition pour un ouvrage, 25 F pour deux et plus et régler à l'ordre de :

Éditions Quart Monde - 15, rue Maître Albert - 75005 PARIS

Nom (en capitales) :

Adresse (en capitales) :

Martine Abdallah-Pretceille plaide vigoureusement pour une reconnaissance, dans les programmes éducatifs, de la diversité culturelle qui traverse toutes les sociétés modernes. Il ne s'agit surtout pas de diviser la société en autant de "cultures" monadiques incarnées par des groupes ethniques distincts : l'interculturalité que l'auteur veut promouvoir, et qu'elle distingue nettement des expériences de "multiculturalisme", est conçue pour "*solidariser et non pas juxtaposer les présences culturelles*" (Jacques Berque).

Dans une première partie, elle tente de poser les fondements théoriques d'une pensée interculturelle interdisciplinaire. C'est dans la deuxième partie qu'elle passe en revue diverses initiatives françaises, européennes et internationales dans le domaine éducatif. Pour ce qui concerne la France, M. Abdallah-Pretceille regrette que "*les activités interculturelles*" soient "*restées limitées à des actions ponctuelles et isolées*" et qu'elles aient gardé une connotation exotique, en association trop étroite avec le thème de l'immigration et des handicaps réels ou supposés des jeunes issus de celle-ci. C'est un "*recentrage sur la vie collective*" qui s'impose si l'on veut que l'éducation interculturelle soit à la hauteur des

enjeux d'une société où "*l'expérience de l'altérité*" devient "*omniprésente*". *

James Cohen

SOCIOLOGIE

Abdelmalek Sayad

La double absence.

Des illusions de l'émigré

aux souffrances

de l'immigré

Préface de Pierre Bourdieu

Seuil, coll. "Liber", 1999.

445 p., 140 F

➤ *La double absence* est un recueil d'articles et de conférences, et fait suite à un ouvrage forgé sur le même principe et publié en 1991, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité* (éd. De Boeck, Bruxelles). Ces textes permettent de laisser "parler" les migrants eux-mêmes, d'interroger le cadre socio-historique et la spécificité de l'immigration algérienne ; ils offrent une bonne synthèse de la pensée de l'auteur – utilement complétée par une bibliographie de ses travaux. Cette double dimension de l'émigration et de l'immigration est précisée par le processus de passage "*des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*". A. Sayad fait preuve d'une vigilance constante pour ne jamais penser séparément les "*deux faces indissociables*" d'un même phé-

nomène. Il souligne à maintes reprises l'obstacle épistémologique que constitue la dissociation de ces deux faces, rappelant sans cesse la relation entre société d'origine et société d'accueil.

La rigueur de l'analyse, tout autant que le souci ethnographique et la volonté de restituer les migrants comme producteurs d'une socio-analyse de leur propre situation, font la richesse de cette approche. A. Sayad accorde, dans plusieurs chapitres, une large place aux entretiens – il fait ainsi longuement parler un migrant sur les rapports de parenté dans le cadre du système agricole de son village. Les entretiens, suivis ou précédés d'analyses de l'auteur, se suffisent presque et rendent encore plus palpables et "vivantes" les caractéristiques des processus liés à la migration. L'auteur analyse aussi les contacts en situation migratoire, en termes d'adaptation imposée aux membres du groupe dominé.

On retrouve ici l'un des textes de référence de la sociologie des migrations, "*Les trois âges de l'émigration algérienne en France*", qui resitue les processus de migration à partir des déstructurations liées à la colonisation, en distinguant, selon les âges, les dispositions lors du départ. Ainsi, les migrants du "*premier âge*" ne quittent la

communauté villageoise que pour mieux la servir, tandis que ceux du “deuxième âge” tendent à se détacher d’une condition paysanne devenue impossible. A. Sayad spécifie l’immigration algérienne, notamment par rapport à la colonisation et en tant que première immigration en provenance du monde sous-développé, qui eut “à lutter le plus contre l’individualisme” (p. 107). La dimension politique

– le nationalisme, les effets de l’émigration sur le registre associatif ou sur la société d’origine – est également abordée. La dernière partie, enfin, est consacrée au “poids des mots” ; l’auteur décortique des termes – “intégration”, “naturalisation” – et les processus qu’ils veulent signifier.

Cet ouvrage reflète toute la finesse et la rigueur de l’analyse d’Abdelmalek Sayad. On peut

simplement regretter que n’y figurent pas “Les enfants illégitimes”, autre article de référence qui aurait rappelé la place qu’il accorde également à la famille, et qui surtout illustre, à partir des relations familiales, toute la complexité de la situation migratoire, tous les jeux de positionnement et d’alliances au sein du couple, de la fratrie, et entre les générations. ✱

Abdelhafid Hammouche



AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO
(n° 1226 - juillet-août 2000)

AU MIROIR DU SPORT

*L'équipe de France de football, c'est l'histoire en raccourci
d'un siècle d'immigration, Didier Braun, L'Équipe*

Alain Mimoun : tout pour la France ! un entretien avec Karim Belal, RFI

*L'effet "benazzidane" : évolution de l'image de l'intégration par le sport,
Mogniss Abdallah, agence Im'média*

Les négriers du foot ou l'envers du décor, Mogniss Abdallah

*Le sport contre la violence : trois jeunes parlent de leur pratique sportive
et de leur engagement associatif, avec Marie Poinot, Adri
et Alain Seksig, ministère de l'Éducation nationale*

*Pratique sportive et socialisation des jeunes des quartiers,
Patrick Mignon, Institut national du sport et de l'éducation physique*

*Le skate, ou l'irruption du sport en ville, Claire Callogiroux
et Marc Touché, Musée national des arts et traditions populaires*

*Des projets portés par des femmes dans le cadre du Concours national
d'insertion par le sport, Marie Poinot*